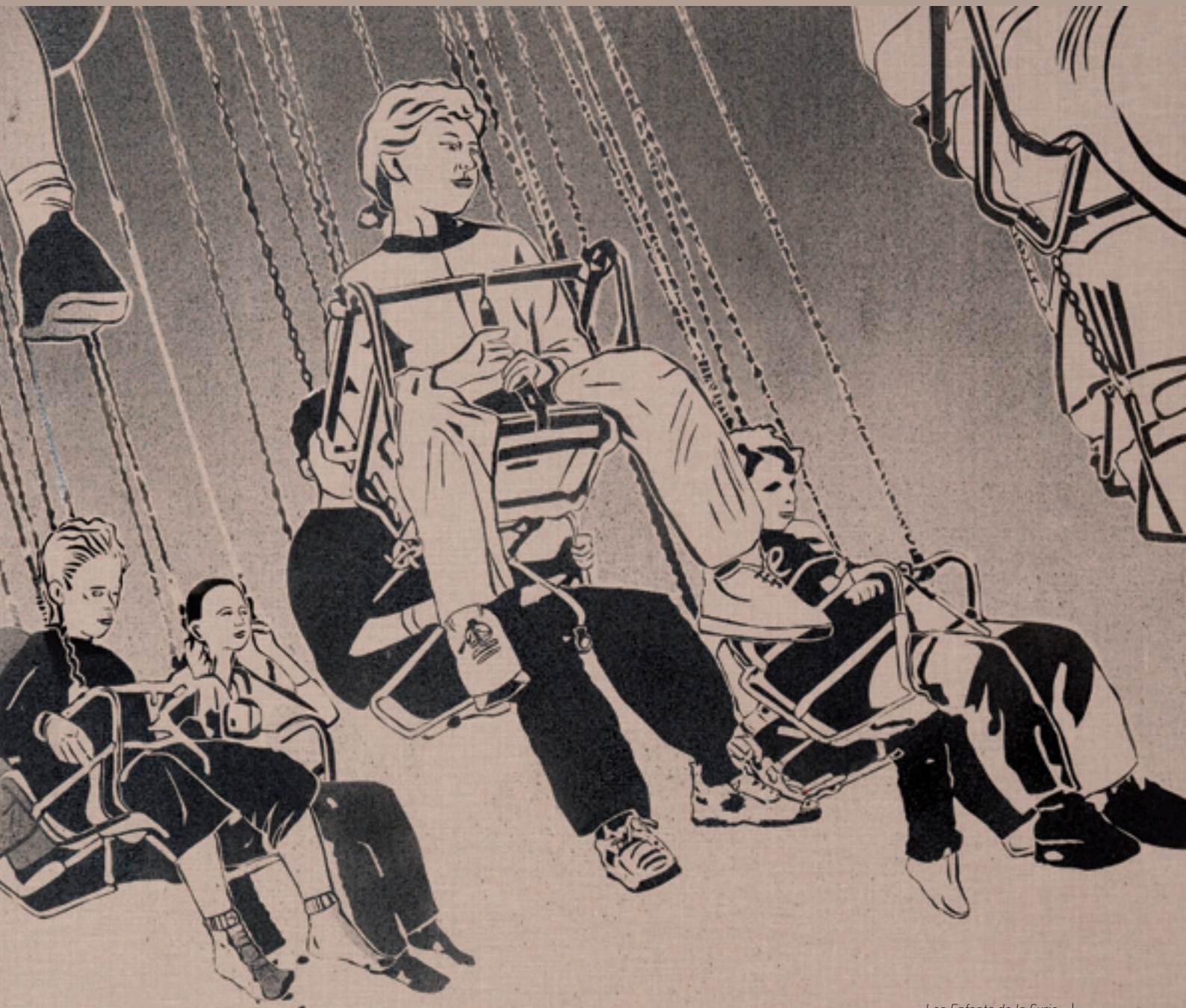




KHALED TAKRETI,

AYYAM GALLERY, LONDRES. DU 5 SEPTEMBRE AU 5 OCTOBRE 2013.

Khaled Takreti – Complete Freedom.



Les Enfants de la Syrie.

2013, acrylique sur toile, 196 x 106 cm.

PAR PASCAL AMEL

La PEINTURE LIBERTÉ

L'enfance retrouvée, la transgression, l'exil, la découverte, la liberté de penser, de rêver, de désirer, de créer, d'affirmer sa singularité : c'est la voie jubilatoire de *la peinture liberté* selon Khaled Takreti.

Il existe un pop art oriental, à la fois scopique et raffiné, kitch et savant. Une esthétique de l'hybride unissant la spécificité de la culture visuelle ornementale de l'Orient et les innovations de l'art contemporain « universel », dont Khaled Takreti est l'un des principaux représentants. Celui qui, par son processus de fabrication, la surface de la toile brute comme support, sa subdivision géométrisée de l'espace, la gamme de tons parfois acides de ses portraits graphiques et de ses scènes mi-narratives mi-abstraites, le noir et blanc comme contraste, crée des œuvres incontournables pour qui s'intéresse à l'émergence de la peinture actuelle.

Né en Syrie, ayant fait des études d'architecture et de design à Damas, y ayant exposé ses premières toiles, après un séjour au Caire et à New York, l'artiste vit depuis plusieurs années à Paris, où il fait la synthèse entre son goût pour l'imagerie populaire et les apports de sa culture orientale – les grandes civilisations, l'arabe bien sûr mais aussi la byzantine, la Perse, l'Égypte antique... ; entre son grand intérêt pour quelques-uns des gestes les plus radicaux de la modernité – *Le Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch, *Les Marilyn* d'Andy Warhol – et l'invention de nouvelles images.

Il est surtout connu pour ses œuvres ayant pour thème ses proches ou lui-même, des « panneaux » cadrés à la manière de portraits de groupe toujours liés à son environnement familial (« chez nous, la famille compte beaucoup », me confie-t-il), où l'affectif et le ludique se conjuguent. Le plus souvent entouré des siens – ou plutôt de l'image des siens : en particulier d'une très belle femme dont il me dit que le modèle est peu ou prou sa grand-mère lorsqu'elle était jeune –, l'artiste se représente en enfant frondeur de la taille d'un adulte, l'idéalisation qui nimbe les visages à la manière de photographies du passé ou de gros plans en noir et blanc, la mise à distance, le jeu, voire l'ironie, la dérision ou l'auto-dérision sont tour à tour convoqués.

Parfois, comme dans son panoramique composé de six toiles exposé au Mathaf de Doha en 2010, la dynamique narrative et ludique l'emporte : l'alternance des corps en allégresse (« rien n'est plus beau qu'un être humain : des milliards d'individus et autant d'expressions » précise-t-il) et des moyens de locomotion vus à travers les yeux de l'enfance, voiture, tandem, trottinette, monocycle, l'architectonie onirique, le peint et le non-peint, la radicalité de la ligne, le raffinement ornemental des détails, la diversité des gris comme gamme dominante et les pans subitement colorés de tel ou tel vêtement, nous évoquent un monde révolu mais encore en action – comme une mémoire « vivante ».

Dans d'autres œuvres, apparemment statiques, présentées de profil ou face à nous – les spectateurs, le peintre, qui, quelquefois, se voit ou plutôt voit l'un de ses « avatars » le regarder (le révéler ?) –, les personnages sont à l'échelle 1 – grandeur nature. La mise en scène est frontale, murale, à la manière d'une fresque. La Figure graphique et l'abstraction de la ligne épurée, la toile de lin brute comme couleur dorée et le cerne lumineux qui découpe distinctement les silhouettes et les visages, le noir et blanc comme aura, créent de nouvelles icônes de la présence de ce qui perdure du royaume que nous avons perçu jusque-là comme perpétuel, sans



Je pense ce que je veux.
2013, acrylique sur toile,
196 x 106 cm.



Bio-Tech.
2013, acrylique sur toile,
196 x 106 cm.



limites, et qui nous est pourtant à jamais perdu, dès que, tôt dans l'existence, nous prenons conscience de la mort, dès que, encore enfant, nous prenons conscience de notre propre précarité ; dès que nous avons la nécessité – le désir ? – d'accéder au langage parce que nous pressentons que les signes et les images pourraient être des substituts magiques palliant toute absence ou toute disparition.

Parmi ses œuvres phares, de nombreux dessins où il se représente de temps à autre dans des postures de solitude (l'un d'eux le montre assis à même le sol, qui fait également office de paroi, à la fois isolé et flottant au milieu de l'espace, ramassé sur lui-même et immergé dans l'illimité de la lumière). Le plus souvent la transgression est virtuelle. Parfois elle s'actualise, se manifeste (l'un de ses triptyques le voit aux prises



avec un jeune requin fou en lieu et place du phallus). Khaled a la véritable audace de ceux qui désirent conquérir leur vie autant que leur art. Il est de la lignée des capteurs des perceptions de l'enfance – de l'enfance retrouvée dans l'homme – au bénéfice d'une latitude toujours plus grande Léger, Miró, Calder, Keith Haring. C'est un *peintre poète* : à la pesanteur du réel, il veut substituer le règne des

possibles qui dit l'aspiration de l'être humain à une vie plus libre, plus intense, plus jubilatoire.

Khaled Takreti, peintre de Syrie aujourd'hui parisien, a évidemment la conscience blessée par la tragédie

Chaos.

2013, acrylique sur toile, 196 x 106 cm.



Photocopies.

2013, acrylique sur toile, 106 x 196 cm.

qui ravage son pays – une large part de sa famille y réside –, mais il n'est pas persuadé que le rôle de l'artiste consiste à témoigner de l'actualité de la barbarie et du malheur du monde ; il le conçoit, certes, mais il emprunte une autre voie : celle qui – face au désastre – affirme l'irréductible humain bafoué au nom d'enjeux géostratégiques internationaux ou d'idéologies archaïques semant aveuglément la mort. Il préfère peindre un hymne à la liberté de penser, de parler, de circuler, de vivre sa vie selon la loi de son propre désir et le respect de la différence de tout un chacun.

Il préfère peindre des images performatives où la composition spatiale dynamique et le trait du dessin (en tant que primat de tous les arts : architecture, bas-relief, statuaire, peinture, signe, écriture) donnent vie à ce qui a été dessiné.

Il préfère « délivrer la vie là où elle est emprisonnée », comme l'écrit Gilles Deleuze dans son livre consacré à l'œuvre de Francis Bacon, qui est l'un des peintres du XX^e siècle que Khaled affectionne.

Pour sa dernière série constituée d'un cycle d'une dizaine de toiles de même format, intitulée *Complete Freedom*, et présentée ce mois de septembre à la galerie Ayyam, à Londres, l'artiste a inventé une nouvelle technique pour peindre : une technique plurielle, spécifique – personnelle – qui passe par

plusieurs étapes, dont la photographie et le numérique, avant de s'inscrire dans un mixte de gravure, de dessin et de peinture.

Khaled repère, dans des magazines de mode ou d'actualités, des images qui lui donnent à penser et à rêver (des modèles, des animaux, des fragments d'architecture, du mobilier urbain, un manège, une marelle, un vélo). Il les photographie et les reproduit sur les feuilles A3 de son imprimante. Les découpe, les agence, les hybride – les singularise – en autant de Figures composites et bigarrées. Puis, à l'ordinateur, avec l'aide d'un technicien, l'artiste compose la spatialité de son esquisse pareillement à un plan de cinéma ou de photographie : la représentation est toujours cadrée de face avec son champ et son hors-champ, et les personnages sont parfois répliqués à des échelles différentes. Scanne l'esquisse en noir et blanc. Imprime le scan agrandi au format 106 x 196 cm sur du papier numérique blanc. L'encolle sur une toile de lin de mêmes dimensions disposée à plat sur une large table de bois (à l'instar d'un dessinateur industriel ou d'un scribe). À l'aide d'un cutter, il découpe les contours détaillés des images, qui, ce faisant, révèlent la toile – sa réserve – autant comme pan monochrome couleur du lin que comme relief soustractif d'où se profilent les Figures oniriques et la surface aérienne du plan, le noir et blanc

accentuant la réversibilité du peint et du non-peint, du fond et de la forme. Puis, revenant à plusieurs reprises sur sa toile, il redécoupe, sculpte les lignes des Figures, peint maints détails, en retouche d'autres, précise sa vision.

C'est le règne libre de la métamorphose et du rébus, des images d'images éphémères qui, recyclées, stylisées en noir et blanc – étonnamment présentes : sublimées – créent de nouvelles œuvres esthétiques et éthiques à « interpréter ».

Dans l'une d'elles, la scène est inquiétante, la menace, le danger, la colère, le tragique s'y manifestent. En plan large, l'image géante d'un jeune homme qui brandit à cor et à cri son arme dérisoire de feuilles encrées ou de pinceau libre imbibé de peinture noire contre l'attaque éclair d'un gallinacé bolide semeur de mort. À l'avant-plan, telle une frise, nous faisant face – nous interrogeant ? –, deux personnages patibulaires à tête de rapace et de porc révélant la cupidité de leurs tractations ; un jeune homme (qui pourrait être le même que celui qui se rebelle), le visage partiellement masqué par le cadavre d'un poulet ; une physionomie voyeuse et hurlante qui exprime son désarroi.

Dans une autre, l'inquiétude – la menace – est devenue inquiétante étrangeté. Cadré à mi-corps, affublé de la veste sombre de respectabilité funèbre des tenants du pouvoir, un homme masqué, à triple face superposée (humain, bélier noir, minotaure de l'obscur), revêt théâtralement – cyniquement ? – sa main d'un gant de chair triste (à moins qu'il ne cherche à se dépecer de sa part d'ombre dans un geste aussi ambivalent que chirurgical ?). De part et d'autre de cette Figure d'autorité funeste – en contrepoint –, les sempiternelles égéries du pouvoir, la soldatesque des élégantes égotistes et caquetantes qu'attirent invariablement les hommes de pouvoir.

Comme pendant, sans doute, aux deux œuvres précédentes, une autre dispose symétriquement deux jeunes hommes athlétiques et sereinement lunaires de chaque côté d'une ligne de tension ludique oscillatoire. Cette dernière, traversant la toile, la structurant, la spatialisant, est ponctuée de fanions britanniques qui célèbrent – en un condensé babélien d'architectures hétéroclites et de mobilier urbain, poubelle Clean, cabine de téléphone – la liberté occidentale pacifique et multiculturelle que symbolise la ville de Londres aux yeux de beaucoup, dont nombre d'immigrés et d'exilés venus de tous les continents. Plusieurs œuvres de la série mettent l'accent sur le ludique – la liberté rêvée ? désirée ? revendiquée ?

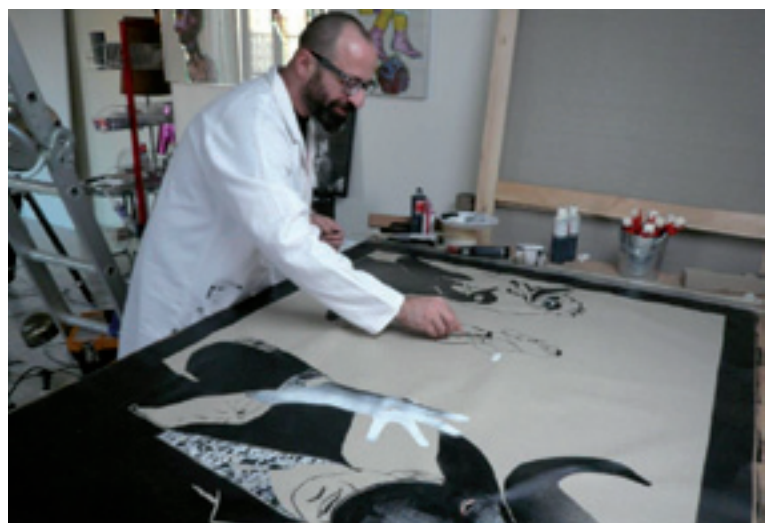
L'une d'elles fête l'enfance retrouvée : la ligne est devenue multiple, les pans noir et blanc intensifient la dynamique des filins perlés qui suspendent une pléiade de corps juvéniles au sein des nacelles aériennes d'un manège de fête foraine où se conjuguent l'ivresse de l'espace ouvert – éprouvé : ressenti – et, probablement, le souvenir de premiers émois.

Une autre, de haut format, cadre l'artiste – ou l'un de ses avatars – à mi-jambes, face à nous, ayant pour masque d'ironie une carpe de pensée silencieuse que surmonte, verticalement pointé vers le ciel, un jeu de marelle phalliquement suggestif.

La complicité profondément humaine et l'humour corrosif, le détachement teinté de dérision – de distanciation envers ses propres affects – ont souvent partie liée dans la peinture de Khaled Takreti.

Dans la dernière œuvre de la série, son autoportrait en corps espègle d'artiste peintre hybridé de deux roues libres nous scrute d'un regard sagacement jubilatoire, nous incitant à non seulement le suivre dans ses tours et détours mais à suivre – séance tenante – notre propre voie vitale et bénéfique.

Du moins, nous y invite-t-il...



KHALED TAKRETI EN QUELQUES DATES

Né en 1964 à Beyrouth (Liban). Vit et travaille à Paris.

Sélection d'expositions personnelles et collectives

- 2012 → *Silence*, galerie Ayyam, Dubaï (Émirats arabes unis)
- 2011-2013 → *Traits d'union - Paris et l'art contemporain arabe*, Paris, Beyrouth, Sanaa
- 2011 → *Told, untold, retold*, Mathaf, Doha (Qatar)
- 2010 → *I am a teenager again*, galerie Ayyam, Dubaï (Émirats arabes unis) et Beyrouth (Liban)
- 2009-2010 → *Aftermath*, 25^e biennale d'Alexandrie (Égypte)
- 2009 → *My grandmother and I*, galerie Ayyam, Damas (Syrie)
- 2008 → *Black vs Colour*, galerie Ayyam, Dubaï (Émirats arabes unis)
- 2004 → *Silence*, galerie Moudaress, Damas (Syrie)
- 1996 → *Expressions*, galerie Atassi, Damas (Syrie)